



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



2 vols

Vet. Fr. II A. 1239



**ZAHAROFF
FUND**

2000-01-01

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

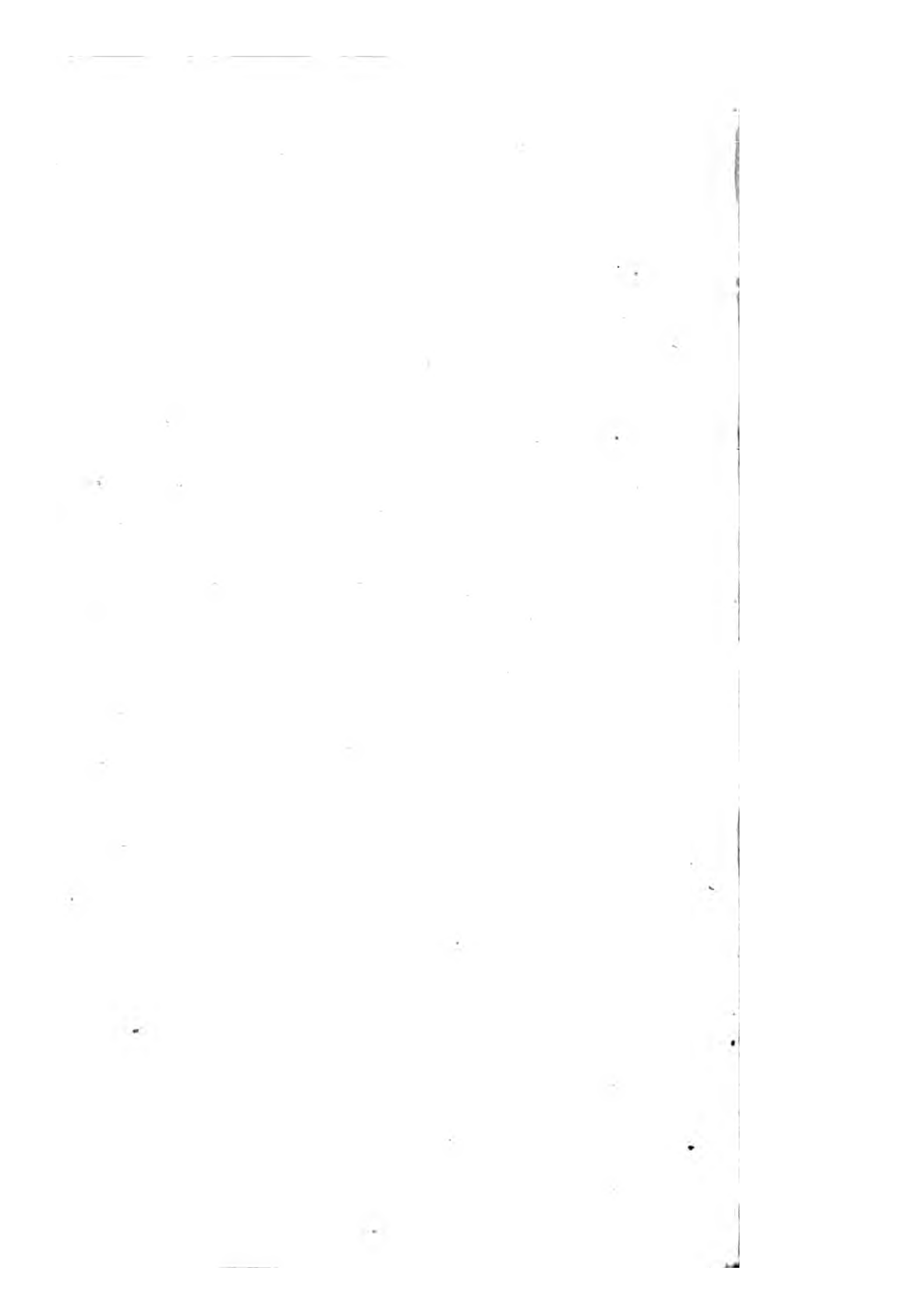
47

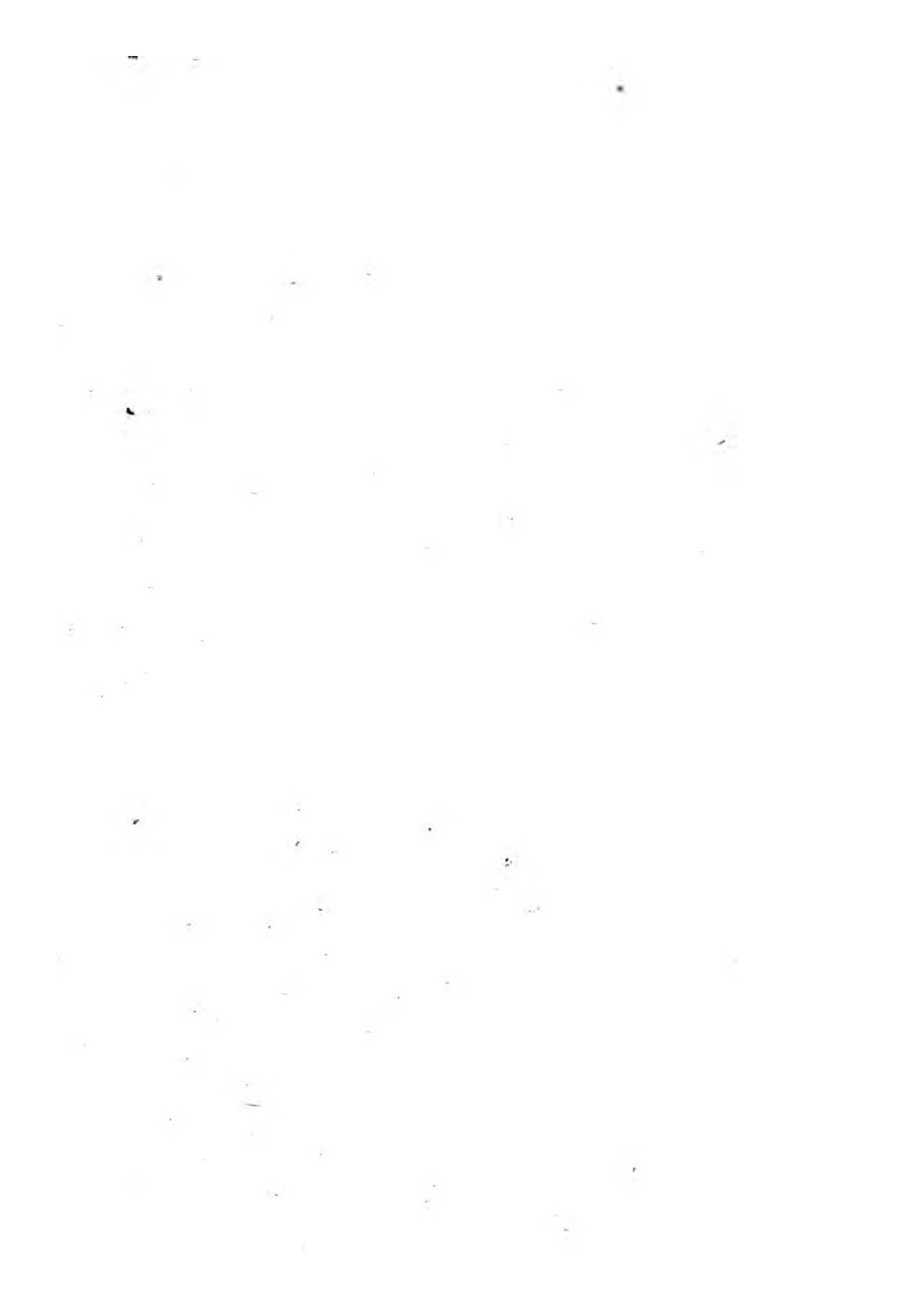
48

49

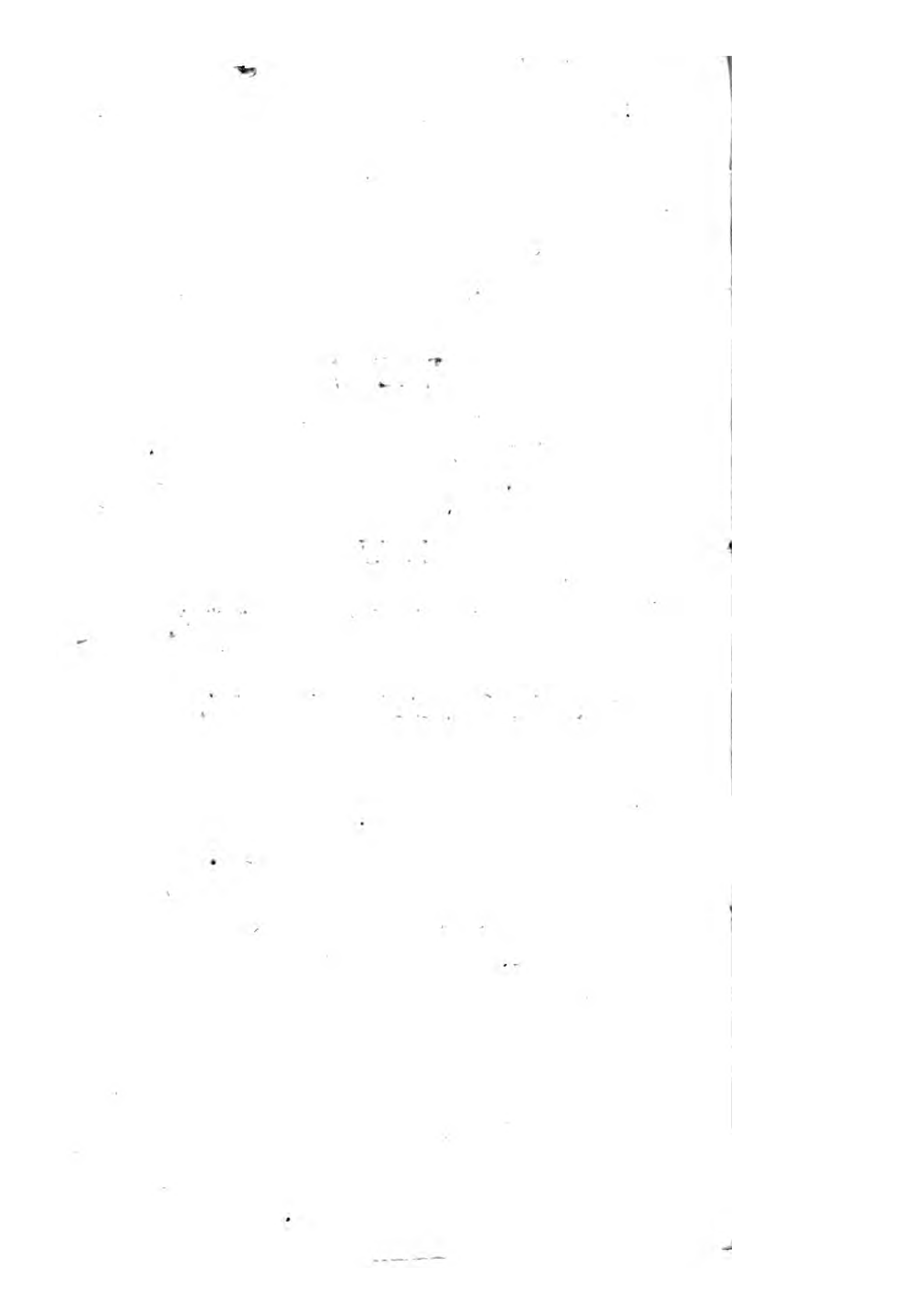
50

51





LES
CONFESSIONS
DU
*COMTE DE***.*
SECONDE PARTIE.



L E S
CONFESSIONS

D U

*COMTE DE***.*

Ecrites par lui-même à un Ami,

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLI.





L E S
CONFESSIONS
D U
COMTE DE ***.

SECONDE PARTIE.



ALGRE' l'extrême dissipation qui m'emportoit, je ne laissois pas de me faire des amis, j'en ai dû quelques-uns aux plaisirs ; mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des Maîtresses doit être

Tome II.

A

2 *Les Confessions*

subordonné aux devoirs de l'amitié , on y doit être plus fidele qu'en amour , & lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le tems d'étudier , je me suis toujours informé s'il avoit conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un par une aventure assez singuliere pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Senecé étoit un de ceux avec qui je n'étois lié que par les plaisirs. Son caractère étoit de n'en point avoir ; mais il avoit celui de toutes les personnes avec qui il se trouvoit : avec un cœur naturellement droit , sa facilité le rendoit indifférent pour le vice ou pour la vertu ; l'un & l'autre chés lui dépendoient de ses liaisons. Il ne tenoit à rien par son goût , & se livroit à tout par celui des

autres ; on lui faisoit accepter aussi indifféremment une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir. Il assistoit à tout , & n'imaginait jamais rien. Son unique embarras étoit quelquefois de pouvoir se conformer à tous nos sentimens qui n'étoient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Senecé étoit enfin le complaisant de tous ses amis ; l'amour en fit un esclave.

Je m'apperçus que depuis un tems Senecé n'étoit plus aussi fidèle à nos plaisirs qu'il l'avoit toujours été. Je lui en parlai ; il m'avoua qu'il étoit amoureux à la fureur de la plus aimable & de la plus respectable des femmes. Les éloges des Amans m'ont toujours été fort suspects ; ceux de Senecé qui n'avoit jamais rien blâmé l'étoient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa Maîtresse , me dit qu'il lui avoit déjà

4 *Les Confessions.*

parlé de moi comme de son ami particulier, & que j'en ferois parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposition, & j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre que m'avoit vanté Senecé, étoit une femme d'environ quarante ans, qui avoit encore des restes de beauté, sans avoir jamais eu d'agrémens. Il lui restoit de ses anciens charmes un air un peu plus que hardi qui relevoit merveilleusement la fadeur plâtrée d'une blonde un peu hazardée.

M^e Dornal, c'étoit son nom, me fit assés d'accueil, quoiqu'elle m'insinuât que je devois être sensible à une préférence qu'elle me donnoit sur beaucoup de personnes qui desiroient d'être admis chés elle où toute la compagnie étoit choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction, je ne

*du Comte de * * ** §

lâissai pas de lui répondre poliment ; mais je n'avois pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnoit, & je n'allai chés elle dans la suite que pour céder aux importunités de Senecé. Je connus bien-tôt le caractere de M^e Dornal, & je fus indigné de voir un galant homme assés aveugle pour lui être attaché.

Quoique la Dame Dornal fut sans naissance, & son mari un homme assés obscur, une de ses manies étoit de se donner pour femme de condition, & d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours, & ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendoit chés elle se réduisoit à cinq ou six vieilles joueuses, & quelques ennuyeux qui n'étoient bons qu'à vivre avec elles. Pour le mari, c'étoit une espece d'imbecile qu'on faisoit

manger en particulier , quand sa présence pouvoit incommoder. Cela ne faisoit pas une maison fort amusante ; mais quand la compagnie auroit été capable de m'y attirer , la Maîtresse étoit faite pour en écarter tout honnête homme. C'étoit un composé de fausseté , d'envie & d'impertinence. Elle avoit eu plusieurs Amans dans sa jeunesse , & n'en avoit jamais aimé aucun ; elle n'en étoit pas digne , son cœur n'étoit fait que pour le vice. Elle auroit été trop dangereuse si elle eut eu de l'esprit , heureusement elle n'en avoit point , ce n'est pas qu'elle n'y prétendit. Elle vouloit même paroître vive , parce qu'elle s'imaginoit que cela lui donnoit un air de jeunesse & d'esprit , & la vivacité qui n'en vient pas ajoutée encore à la sottise. Je ne concevois pas l'aveugle-

*du Comte de * * * .* †

ment de Senecé, ni qu'on put être attaché à une femme sans jeunesse, & dont l'ame auroit enlaidi la beauté même. Je crus qu'il étoit du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami ; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme, & finit par le rendre méprisable. Je n'ignorois pas qu'une pareille entreprise étoit délicate avec un homme amoureux, & j'étois fort embarrassé. Ce qui me déterminna fut de voir que Senecé rompoit insensiblement avec tous ses amis & particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parens pour amis ; mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étoient, & de cacher au public toutes les dissensions domestiques. Senecé eut avec sa sœur, qui étoit une femme respectable, une discus-

A iiij

8 *Les Confessions*

sion qui fit éclat ; tout le monde donnoit le tort à mon ami , & je vis clairement que ce scandale étoit l'ouvrage de la Dornal. Elle connoissoit assés la facilité de son Amant pour craindre qu'on ne le lui enlevât ; elle avoit résolu de le subjuguier , & comme elle ne se croyoit pas assés jeune pour s'assurer de sa constance , elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auroient pû deranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre, Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Senecé ; mais soit qu'elle l'eut trouvé un peu trop prévenu en ma faveur , & qu'elle craignit une indiscretion de sa part avec moi , soit qu'elle voulut me mettre dans ses intérêts , il n'y eut point d'avances & de bassesses qu'elle ne fit pour me plaire. Elle

ajouta encore par-là au mépris que j'avois déjà pour elle. J'en parlai à Senecé, & ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisoit. Apparemment qu'il avoit déjà entendu parler défavantageusement de sa Maîtresse : car il m'interrompit sur le champ. Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre M^e Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une Maîtresse, & ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon amie ? La pauvre M^e Dornal est bien malheureuse avec les sentimens nobles qu'elle a de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste qu'un autre à son égard, car elle vous aime, & je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire.

Je laissai Senecé dire tout ce

qu'il voulut, après quoi je repris en ces termes.

Vous sçavés que ma morale est celle d'un honnête homme & d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyés amoureux ? ce seroit reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paroisse ridicule, on ne doit que vous plaindre, & non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver un ami dans sa Maîtresse ? oui sans doute, & c'est le comble du bonheur, de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour & les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une Amante tendre & un ami sûr, je ne desirerois pas d'autre félicité ; malheureusement pour vous c'est un état où vous ne pouvés pas prétendre avec la

Dornal. Vous en êtes amoureux , faites-en votre Maîtresse , l'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet , on n'est heureux que par l'opinion , & l'on ne dispose pas librement de son cœur ; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir , l'amitié se mérite : elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne ? Je fis alors à Senecé le portrait de sa Maîtresse ; il étoit affreux , car il ressembloit. On est bien à plaindre , ajoutai-je , d'aimer l'objet du mépris universel ; mais quand on ne sçauroit se guérir d'un attachement honteux , il faut du moins s'en cacher , & il semble que vous affectiés de vous montrer partout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles , sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie

que celle que vous y engagés par supercherie , ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre Maîtresse , peut-être n'a-t-elle pris ce parti là , qu'après avoir inutilement essayé de me détruire dans votre esprit ; je ferois même fâché qu'elles fussent sinceres , son amitié me seroit importune , & son estime deshonorante. J'ai cru devoir vous parler avec autant de force & de franchise. D'ailleurs comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison , je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs ; satisfaites vos desirs , mais qu'une femme ne vous arrache ni à votre famille , ni à vos amis. Senecé demeura un peu interdit , il me répondit que si je

la connoissois mieux , j'en prendrois d'autres sentimens. Enfin il me parut confus & plus affligé que converti. La foiblesse de son caractère l'empêcha de s'emporter contre moi , comme la plupart des Amans l'auroient fait ; mais il n'en parut pas plus détaché de sa Maîtresse.

Il n'étoit guère convenable que je continuasse d'aller chés une femme dont je pensois aussi mal ; je cessai mes visites ; je n'y allois que lorsque Senecé m'y entraînoit. Elle m'en fit d'abord quelques reproches ; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs & de notre conversation , car elle changea tout à coup l'accueil qu'elle avoit coutume de me faire , & me marqua une haine qui étoit aussi sincère que ses premières amitiés avoient été fausses. J'en fus charmé , & je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyois quelques-fois Senecé ; il craignoit de me parler de sa Maîtresse , & je ne lui en disois pas un mot. De tems en tems je le trouvois triste & pensif ; je l'aimois véritablement , & je m'intéressois à son état. Je lui demandai un jour le sujet de son chagrin ; son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites , il m'avoua qu'il avoit quelquefois des altérations avec sa Maîtresse , & qu'elle le traitoit avec beaucoup de hauteur & même de dureté. C'est-à-dire , lui répondis-je , que vous êtes subjugué , & que cette femme là n'est pas contente d'avoir un Amant auquel elle ne devoit plus raisonnablement prétendre , à moins qu'elle n'en devienne le tyran. Je voulus lui rappeler alors ce que je lui avois déjà dit. Vous ne m'ap-

prendrés rien , reprit-il , en m'interrompant , que je ne sçache , & que je ne me sois dit. Je sens avec vous & avec tout le monde le mépris qu'elle mérite , c'est ce qui acheve mon malheur ; je la méprise & je l'aime. Dans ce cas , lui repliquai-je , je ne puis que vous plaindre ; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. Ce n'est pas tout , reprit-il , je la redoute ; c'est un étrange caractère , une femme emportée qui est capable des partis les plus violens. Je lui ai fait connoître que j'étois excédé de sa tyrannie , & sur le point de m'en affranchir ; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verroit pas infidele impunement , & qu'elle auroit recours au poison. Impertinence de sa part , repris-je , ridicule de la vôtre ; elle n'est pas si déterminée , & ne

vous crois pas si timide. Pardonnés - moi , reprit Senecé , elle a pénétré mes craintes. Ne doutés point , dis-je alors , qu'elle ne soit capable du crime , puisqu'elle est assés indigne pour vous en pardonner les soupçons , & pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer , ce sont les menaces. Mais il est un moyen plus simple ; ne la revoyés jamais , vous n'aurez rien à redouter de sa part. Senecé soupira & rougit ; je suis , reprit-il , assés avili pour ne pas craindre de l'être davantage. J'avouë que je n'en suis pas détaché ; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportemens comme les effets de son amour ; je suis persuadé qu'elle m'aime , & l'on doit pardonner bien des choses à l'amour ; son cœur est uniquement à moi , & il n'y a personne qu'elle me préférât. Je crois , lui dis-je ,
que

que vous pouvés être assuré de sa constance , sans être soupçonné d'amour propre. Il lui faut un Amant ; elle vous a trouvé par un destin unique ; si elle vous perdoit , pourroit-elle se flatter d'un second miracle qui vous donât un successeur ? Voilà ce qui l'attache à vous , non pas comme une Amante , car elle n'est digne ni d'aimer , ni d'être aimée ; mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur , & malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer , je suis sûr que je vous supplanterois , sans avoir rien pour moi que la nouveauté. Senecé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite : Senecé retourna le soir même souper chés la Dornal. Ce que j'avois avancé me fit naître

tre l'idée de l'exécuter, comme l'unique moyen de détromper & de guérir mon ami. La difficulté étoit de revoir la Dornal, le hazard y pourvut. Je l'apperçus un jour à la Comedie avec Senecé dans une Loge, au fond de laquelle il se cachoit, car il faut lui rendre justice, il rougissoit d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, & j'allai le trouver, comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un & l'autre; je vis dans les yeux de la Dornal toute la rage que ma vûe lui inspiroit, & qu'elle avoit peine à cacher; elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avois demandée, & que Senecé n'avoit osé me refuser, & comme j'avois mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grace dont elle me fut accordée.

Pendant la Comedie je fis à la Dornal quelques politesses qui commencerent à la calmer , je les augmentai par degrés ; enfin soit qu'elle attribuat mon procédé au remord de lui avoir déplu , soit qu'elle aimât encore mieux me gagner , que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Senecé , elle finit par me faire un accueil assés flateur. Je lui offris la main pour la conduire à son Carrosse ; elle l'accepta , & me demanda si je ne venois pas souper avec eux. J'y consentis , & Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien , je fis à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit , & nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain , je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours ,

& je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étois amoureux d'elle. J'y allois dans l'absence de Senecé, & je voyois qu'elle lui faisoit mystere de mes visites. Il me dit qu'il vivoit plus tranquillement avec elle, & que si elle continuoit à le traiter avec autant de douceur, il feroit le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement, mais je me gardai bien de la lui dire, il n'étoit pas encore tems. Enfin lorsque la Dornal crut avoir assés fait de progrès dans mon cœur, elle se hazarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes & des reproches des discours que j'avois tenus sur son compte à Senecé, qui avoit eu la foiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur le champ de l'ouverture qu'elle me donnoit ; j'en avouai plus qu'il n'en avoit dit,

& j'ajoutai que la jalousie m'en avoit encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret , je lui dis en rougissant , & je le pouvois à plus d'un titre , que je l'avois aimée dès le premier moment , que je n'avois pu supporter le bonheur de Senecé , & que j'avois fait tous mes efforts pour le dégoûter & l'éloigner , n'espérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avaloit à longs traits le poison que je lui présentois ; ses yeux s'attendrirent , elle me répondit qu'elle avoit été bien injuste à mon égard , qu'elle ne pouvoit pas me blâmer , que l'amour portoit son excuse avec lui , qu'elle m'eut préféré à Senecé si elle eut pénétré mes sentimens , qu'elle l'avoit sincèrement aimé , mais que depuis quelque tems il n'en



étoit guere digne , & qu'elle feroit qu'un hommage tel que le mien étoit bien capable de la déterminer à abandonner un Amant qui m'étoit si fort inferieur. Elle prononça ces derniers mots avec une rougeur qui ne lui convenoit guere. Je me jettai à ses genoux & lui fis entendre par mes remerciemens qu'elle venoit de s'engager avec moi.

Les préliminaires d'une intrigue ne languissent pas avec une femme consommée , les retardemens auroient eu un air d'enfance dont la vertueuse Dornal étoit fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées , & il fut arrêté qu'on me donneroit la premiere nuit que Senecé passeroit à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il n'étoit content de sa Maîtresse que depuis qu'elle s'éloi-

gnoit de lui ; ce n'étoit pas mon compte , pour l'exécution de mon projet , il falloit qu'il fut jaloux. J'affectois inutilement d'avoir devant lui un air d'intelligence avec sa Maîtresse , nous nous lancions de ces regards qui dévoilent tant de misteres & trahissent tant d'Amans ; tout cela échappoit au tranquille Senecé. Un jour il me dit qu'il comptoit aller le lendemain à Versailles , j'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chés la Dornal. Je ne doutois point qu'elle m'avertit du voyage , & je voulois la mettre dans la nécessité de me l'écrire : je ne me trompai point. Dès le lendemain matin je reçus d'elle un Billet très-galant & encore plus clair , par lequel elle me donnoit rendez-vous pour la nuit suivante , elle y parloit de Senecé avec mépris , & me donnoit les assûran-

ces de l'amour le plus violent.

J'allai aussi-tôt chés Senecé , je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect , que cela devoit m'être indifférent ; il y fit attention , & je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je desirois , je le quittai ; mais en tirant mon mouchoir , je laissai tomber exprès le billet de la Dornal ; je vis que Senecé fut prêt de le ramasser , & qu'il n'attendit que je fusse sorti , que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produiroit sur lui , & je me préparai à mon rendez-vous , dont je n'avois assurément pas envie de profiter ; mais je croyois que l'unique moyen de détromper mon ami , étoit de paroître à ses yeux pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je

Je me rendis chés la Dornal sur le minuit avec un air de mystere affecté. Senecé qui y avoit soupé venoit d'en sortir. Il étoit monté en chaise , comme pour se rendre à Versailles ; mais au bout de la ruë il en étoit descendu , & revenu à pied à quatre pas de la maison où je l'apperçus qui faisoit le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vû , & j'entrai.

Je trouvai la fidelle Dornal dans le deshabilité le plus galant ; il ne lui manquoit que de la jeunesse & des charmes , & à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouois ; mais je me raffermis par le motif. Je ne doutois point que Senecé ne me suivit bien-tôt. Je ne me trompois pas. Il entra un moment après moi , & dans le tems que la Dornal vint m'embrasser avec transport en me pressant de nous

26 *Les Confessions*

mettre au lit. Senecé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque tems immobile ; la Dornal fut extrêmement déconcertée, & je parus l'être. Enfin Senecé me regardant avec des yeux furieux. C'est toi, perfide ami, me dit-il, qui partage l'infidélité de cette malheureuse, & en même tems vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense, & de parer le coup qu'il me portoit ; mais l'audacieuse Dornal qui s'étoit rassurée dans l'instant, le saisit, & lui demanda de quel droit il venoit chés elle faire un tel scandale, & lui ordonna de sortir.

Rien n'égale l'étonnement que me donna cette impudence ; il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles qui auroient dû mettre le comble à la fureur de Senecé, lui imposèrent. La

Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, & je vis Senecé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avoit pas autre chose à craindre, je sortis, & j'attendois dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien une heure sans voir paroître Senecé. Je ne pouvois pas imaginer ce qui le retenoit, je ne croyois pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue; ennuyé d'attendre, je me retirai chés moi.

Le lendemain j'écrivis à Senecé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendois un compte exact de ma conduite & de mes motifs, je n'en reçus point de réponse. J'appris quelques jours après qu'il continuoit de revoir sa Maîtresse. Je ne concevois pas comment elle avoit pu se justifier, ni qu'il eut été assés foible pour

28 *Les Confessions*

lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi après lui avoir fait faire de ma part toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai sçu depuis que le mari de la Dornal étant mort affés brusquement, Senecé avoit eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est honnête homme, & qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, & je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, & que la femme la plus méprisable est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentimens, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui desunifient les amis, & portent le trou-

ble dans les familles. Les exemples n'en sont que trop communs dans Paris.

Les intrigues où j'étois engagé pour mon compte m'empêcherent de songer davantage à cette aventure. Je me trouvois alors trois Maîtresses à la fois : il faut des talens bien supérieurs pour les conserver , c'est-à-dire , les tromper toutes , & faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales , la multiplicité des devoirs d'un Amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai , & que je quittai bientôt , parce qu'elle étoit trop , ce qu'on appelle caillette. Une femme de ce caractère , ou plutôt de cette espece n'a ni principes , ni passions , ni idées. Elle ne pense

30 *Les Confessions*

point , & croit sentir , elle a l'esprit & le cœur également froids & stériles. Elle n'est occupée que de petits objets , & ne parle que par lieux communs , qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle ou à une minutie dont elle sera frappée. Elle aime à paroître instruite , & se croit nécessaire. La tracasserie est son élément ; la parure , les décisions sur les modes & les ajustemens font son occupation. Elle coupe la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables , & d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un Amant comme une robe , parce que c'est l'usage. Elle incommode dans les affaires , & ennuie dans les plaisirs. La caillette de qualité ne se distingue de la caillette bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usa-

ge & des objets différens ; la première vous parle d'un voyage de Marli , & l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont caillettes !

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler , que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. M^e Derval , c'étoit son nom , étoit ce qu'on appelle une bonne femme qui avoit le cœur droit , l'esprit simple & de la candeur dans le procédé. Il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chés elle l'amour avoit sa source dans le caractère , & ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un Amant quel qu'il fut ; son cœur n'auroit pas pu en supporter la privation ; mais elle en auroit eu dix de suite , pourvû qu'ils se fussent succédé

32 *Les Confessions*

fans intervalle, qu'à peine se feroit - elle apperçû du changement. Elle aimoit de très-bonne foi celui qu'elle avoit , & confervoit les mêmes sentimens à son successeur. La figure de M^e Derval, qui étoit charmante, lui affuroit toujours un Amant, l'inconstance naturelle aux Amans heureux le lui faisoit bientôt perdre ; mais il ne la quittoit que pour faire place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr & la constance aussi foible.

D'ailleurs le bon air étoit de l'avoir eüe, & je voulus en passer ma fantaisie. Je comptois que ce feroit une affaire de quelques jours ; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement pour moi, m'arrêterent insensiblement. Je l'avois prise par caprice, je m'y attachai

par goût , & il y avoit déjà deux mois que je vivois avec elle , sans songer à la quitter , lorsque je reçus un billet conçu en ces termes.

Lorsque vous avés pris M^e Derval , Monsieur , J'étois dans le même dessein ; mais vous m'avés prevenu , votre fantaisie m'a paru toute simple , & j'ai pris le parti d'attendre qu'elle fut passée pour satisfaire la mienne. Cependant votre goût devoit être épuisé depuis deux mois ; un terme si long tient de l'amour , & même de la constance. J'espérois toujours que vous quitteriez M^e Derval ; j'attendois mon tour , & dans cette confiance j'ai rompu avec une Maîtresse que j'aurois gardée. Vous êtes trop galant homme pour troubler l'ordre de la société : rendés-lui donc une femme qui lui appartient , vous devés sentir la justice de ma demande.

Ce billet me parut si singulier

34 *Les Confessions*

que j'allai sur le champ le communiquer à M^e Derval ; mais quel fut ma surprise , lorsque je vis par ses réponses obscures & équivoques que cela lui paroissoit aussi simple qu'indifférent. Dès ce moment je sentis mes torts ; je songeai à les réparer , & je rendis dans le jour même à la société M^e Derval , comme un effet qui devoit être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plaisirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie ; j'étois trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce ton-là , pour continuer d'y être , lors même qu'on ne le mérite plus. Aussi-tôt qu'un homme parvient à ce précieux titre , il est couru

de toutes les femmes , qui sont plus jalouses d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime , ce n'est pas même l'amour qui les déterminent ; c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent , quoiqu'elles le préfèrent à un Amant qui n'a d'autres torts que d'être un honnête homme ignoré.

On croiroit qu'elles en sont assés punies par l'indiscretion , la perfidie & tous les mauvais procédés qu'elles essuyent , point du tout ; elles sont deshonorées ; elles ne desirent que d'être sur la scène du monde ; l'éclat qui feroit périr de désespoir une femme raisonnable , les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde ; non-seulement la conquête d'un hom-

36 *Les Confessions*

me célèbre met un plus haut prix à leurs charmes ; mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles ; desorte que vous entendés souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seroient pas faites pour avoir les mêmes connoissances. D'ailleurs indépendamment des commerces réglés , je me trouvois quelquefois engagé dans ces soupers de liberté , où il sembleroit qu'on vint se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes : si on pouvoit leur faire un reproche aussi mal fondé.

C'étoit dans ces parties que je connoissois les beautés nouvelles que la misere , le libertinage & la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avouë que je ne m'y suis ja-

mais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies & de nos caprices m'ont toujours offert l'image du malheur, & jamais celle du plaisir.

Je me voyois l'objet des agaceries des Coquettes, & des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manège qui m'avoit amusé pendant quelque tems, me parut enfin ridicule. Je m'apperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aimoient le plaisir, faisoient d'un homme à la mode, & je commençai à rougir d'un titre que je partageois avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentimens, & je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une

38 *Les Confessions*

avanture qui m'arriva alors acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avoit souvent adressé de ces lettres que les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir ou par leur fortune, sont en possession de recevoir. Le sujet & le stile en sont toujours les mêmes. C'est une jeune & aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, & vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissois de ces billets; c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon Valet de chambre entra un matin dans mon appartement, & me dit qu'une femme assés mal vêtue attendoit depuis long tems que je fusse éveillé pour me par-

ler d'une affaire qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fit entrer, & qu'on nous laissât seuls. J'attendois que cette femme m'expliquât ce qu'elle vouloit ; mais je n'ai jamais vû d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misere & la vertu humiliée peuvent inspirer, étoit peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche ; la parole expiroit toujours sur ses levres. Son état me toucha ; je cherchai à la rassurer ; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvoit l'encourager. Après plusieurs efforts, & tâchant de me dérober des larmes qui sortoient malgré elle, d'une voix basse & entrecoupée, elle me dit, qu'elle étoit dans la dernière misere ; qu'elle avoit perdu son mari qui la faisoit vivre par son travail ;

qu'elle avoit été obligée de vendre ce qui lui étoit resté pour payer quelques dettes , qu'elle avoit une fille d'environ seize ans , qui achevoit son malheur par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre , & l'impossibilité où elle étoit de la faire subsister. Cette femme s'arrêta - là ; les larmes qu'elle avoit tâché de suspendre , sortirent avec plus d'abondance , & lui couperent la voix. Je me sentois émû , son discours , son état , sa physionomie m'intéressoient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble , pour calmer le sien , & l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle desiroit que je fisse pour elle ; on m'a assuré , me répondit-elle , avec un trouble nouveau , & qui paroissoit encore augmenter à chaque instant , qu'il y avoit
des

des personnes riches qui vouloient bien avoir soin de filles qui n'avoient d'autre ressource que la charité ; je viens implorer la vôtre. Je sens bien , poursuivit-elle , toujours en pleurant , à qu'elle reconnoissance j'engage ma malheureuse fille ; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir , accablée par la misere. Ces dernieres paroles furent celles qui lui coûtèrent le plus , à peine les put-elles articuler. La honte lui fit baisser les yeux ; je sentis que j'en étois autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissoit à la fois d'un discours humiliant pour elle , & que la nature qui se révoltoit lui faisoit sans doute trouver offensant pour moi. Je pénétrai toute son ame , ses sentimens passerent dans mon cœur ; j'essayai de la consoler , & comme je ne me trouvois pas moi-même tranquille ,

je lui donnai l'argent que j'avois sur moi , & je la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnoissant ! j'eus toutes les peines du monde à me dérober à l'excès de ses remerciemens. Lorsqu'elle fut sortie , je fis réflexion sur son état , sur les combats que son cœur avoit dû essuyer avant de faire cette démarche , & combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire , c'est-à-dire , que je me trouvai avec les mêmes personnes & dans les mêmes plaisirs ; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avoit faite sur mon ame ne me laissoit pas tranquille. Je me retirai chés moi toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin on m'annonça la même personne ; j'igno-

rois ce qui pouvoit la ramener : j'ordonnai qu'on la fit entrer. Elle entra suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne , & qui l'étoit en effet. J'étois encore au lit. Elles s'avancerent l'une & l'autre auprès de moi ; la mere me fit encore les remercimens les plus humbles de ce que je lui avois donné la veille. La fille qui gardoit le silence joignoit seulement aux discours de sa mere l'air le plus soumis. J'eus le tems de l'examiner. Je n'ai jamais rien vu de si aimable ; la surprise qu'elle me causa m'empêcha d'imposer silence à la mere. Je la laissois parler sans songer à ce qu'elle me disoit , tant j'étois frappé de la beauté de sa fille. La candeur , la vertu , l'innocence étoient peintes sur son visage. On ne voit point de ces physionomies - là dans le monde. Les traits les plus régu-

liers & les plus séduifans ne perdoient rien de leur éclat , malgré l'abattement & la pâleur qui devoient naturellement les éteindre. Elle n'avoit pas la force de se soutenir ; elle n'osoit me regarder , & ne respiroit que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher , elle le fit en tremblant ; sa frayeur me parut extrême. Que craignés-vous , lui dis-je , Mademoiselle ? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur ? qu'elle raison vous a fait venir ici ? Celle de vous marquer notre reconnoissance , répondit-elle en hésitant. Vous en avés plus , lui dis-je , que ne mérite un simple sentiment d'humanité , il faut que vous ayés d'autres sujets de vous affliger , parlés en assurance ; je ne vous demande pour toute reconnoissance que de me faire connoître vos nouveaux besoins. Au

lieu de me répondre , elle jeta les yeux sur sa mere , & se mit à pleurer. La mere ne put retenir ses larmes , elle prit sa fille entre ses bras ; elles se tenoient l'une & l'autre embrassées ; elles se ferroient , comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne sçavois que penser d'une douleur aussi immodérée ; je crus enfin en pénétrer le motif. Auriés-vous craint , leur dis-je , que j'osasse abuser de votre malheur ? N'est-ce point une idée aussi injurieuse pour moi qui cause votre frayeur ? Helas , Monsieur , reprit la mere , j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaicteur , nous n'osions l'une & l'autre envisager d'autres motifs. Mais . . . je l'interrompis à l'instant , son embarras ne me fit que trop connoître son idée ; je pensai que je devois épargner

46 *Les Confessions*

au malheur de la mere , à la pudeur de la fille & à moi-même une explication plus détaillée. Ne parlés plus , repris-je , du foible secours que je vous ai donné , vous ne m'en devés point de reconnoissance , & je vous offre tous ceux dont vous pouvés avoir besoin. Prenés des sentimens plus consolans pour vous , plus flatteurs pour moi , & moins injurieux à nous trois. En leur parlant je vis tout à coup paroître la sérénité sur leur visage , & particulièrement sur celui de la fille que je considerois avec plus d'attention & de liberté , si-tôt que ma présence ne la fit plus rougir , ou plutôt il me parut qu'elle ne sentoit pas des mouvemens moins vifs ; mais ils n'étoient ni douloureux , ni humilians. Elles tomberent l'une & l'autre à genoux auprès de mon

lit ; leurs larmes ne s'arrêterent point , le principe feul en étoit changé. Elles parloient ensemble , & se confondoient dans leurs remercimens ; il sembloit que leur cœur ne put suffire à leur joye ; elles éclatoient ; elles ne pouvoient l'exprimer , leurs discours étoient fans ordre , elles ne se faisoient entendre que par leurs transports. Quoi , disoient-elles , le Ciel nous offre un bienfaicteur , dont la générosité pure ! . . . grand Dieu que nous sommes heureuses ! . . . que de graces ! . . . Elles me prenoient les mains ; Julie me les ferroit en les mouillant de larmes. La reconnoissance & la vertu la faisoient me prodiguer des caresses dont sa pudeur auroit été effrayée , si j'eusse osé les hazarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle ; mes yeux avoient peine à retenir leurs larmes. Je les fis relever , & les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai enfin silence ; je vis combien leur reconnoissance se faisoit violence pour m'obéir.

Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avoueraï cependant , cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre desir dont sa vertu eut pû être blessée. Un sentiment de respect pour son malheur & pour sa vertu avoit fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mere m'avoit dit la veille , que son mari avoit un emploi qui les faisoit vivre , & qui étoit toute leur fortune , que sans cette mort précipitée Julie alloit épouser un jeune homme dont elle étoit aimée ,

mée, & qu'elle aimoit. Julie rougit, & la mere ayant voulu me faire l'éloge de ce jeune homme; elle rencherit sur elle avec tant de vivacité, que je jugeai que la mere m'accusoit juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentimens, & si leur état n'avoit point changé son cœur. Oh mon Dieu non, reprit Julie, les procédés qu'il a eu avec nous depuis la mort de mon pere méritent bien toute mon estime. Il a partagé avec nous, ajouta la mere, les revenus d'un petit emploi qu'il a; mais je me suis apperçu qu'il s'incommodoit extrêmement sans pouvoir nous fournir le nécessaire dont je vois qu'il se prive: c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité.

Je leur dis de me l'amener le lendemain, & les renvoyai; mais

ce ne fut pas sans leur imposer silence sur des remerciemens qu'elles vouloient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avois eu la veille. Je me rappellois sans cesse la beauté de Julie, je songeois qu'elle aimoit, il étoit bien naturel qu'elle fut aimée. L'amour étoit né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur, qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devoient encore lui attacher sa Maîtresse par les liens de la reconnoissance; ses services étoient supérieurs à tous ceux que je pouvois leur rendre, ils me coûtoient trop peu, & il avoit sacrifié le nécessaire. Que cet Amant me paroissoit heureux ! Ces idées m'occupaient

continuellement, je le remarquai ; j'en fus affligé , ou du moins inquiet. Je craignis qu'il ne se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux ; mais je me rassurai bien-tôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avoit inspiré , quoique tendres , étoient d'une nature bien différente de l'amour.

Cependant soit vertu , soit amour propre , je n'avois été qu'humain ; je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux Amans heureux , de les unir , & de partager leur félicité par le plaisir de la faire , en assurant leur fortune & leur état.

On n'est point vertueux sans fruit. Je n'eus pas plutôt formé ce dessein , que je sentis dans mon ame une douceur que ne donne point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain avec sa mere me pré-

senter son Amant ; il étoit d'une figure aimable , & paroissoit avoir vingt-deux ans. Comme Julie l'avoit prevenu que je ne voulois le voir que pour lui rendre service , il me salua avec cette espece de timidité , qui prouve tout honnête homme qui a une grace à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel étoit son emploi ; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevois pas , par les détails qu'il me fit , qu'il eut de quoi subsister , bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse trouver du superflu dans un nécessaire aussi borné. Pendant qu'il me parloit , je remarquai que Julie ne levoit les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignoit qu'il ne me plut pas , & cherchoit à lire dans mes yeux l'impression

qu'il faisoit sur moi. En effet je n'eus pas plutôt témoigné à ce jeune homme que j'étois également satisfait de sa figure & de ses discours, que je vis la joye se répandre sur le visage de Julie. Je leur demandai s'ils n'étoient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussi-tôt la parole; mon bonheur, me dit-il, dépendroit sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvois la rendre heureuse; mais je ne desirerois des biens, que pour les lui offrir: je n'en ai aucuns, & je ne me consolerois jamais de faire son malheur. Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. Dans ce moment Julie me fit des remerciemens si vifs des bontés qu'elle disoit que j'avois déjà eues pour sa mere & pour

54 *Les Confessions*

elle, que je vis clairement qu'elle étoit encore plus reconnoissante des offres que je faisois à son Amant. Il me dit que les bontés que je lui marquois lui seroient encore plus précieuses, si elles pouvoient l'attacher à moi, & qu'il y sacrifieroit son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offroient. La plus grande partie de mes biens est en Bretagne, où j'ai des Terres considérables. La dissipation où je vivois à Paris ne me permettoit guère de veiller moi-même à mes affaires, & ceux qui en étoient chargés en Province s'en acquittoient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auroient point de peine à aller vivre dans mes Terres, où je leur ferois un parti assés avantageux, & où ils auroient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui seroit celui où il vivroit avec Julie, & qu'il préféreroit à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie & sa mere me firent voir les mêmes sentimens. Peu de jours après j'unis Julie avec son Amant. J'obtins pour eux un emploi assés considérable qu'ils pouvoient exercer sans négliger mes affaires, & je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné l'image d'un bonheur parfait que l'union & les transports de ces jeunes Amans. Ils n'éprouvoient avec leur amour d'autres sentimens que ceux de la reconnaissance qu'ils s'empressoient de me marquer à l'envie l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti dans ma vie de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en



recueille le fruit le plus doux. Il sembloit que leur état se réfléchit sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier & supérieur à tous les autres.

Je n'ai pas eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires ; mais je leur ai une obligation plus sensible & plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès-lors dans mon cœur. Leur état m'en fit desirer un pareil. Je trouvai un vuide dans mon ame que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir ; leur tumulte m'étourdissoit au lieu de me satisfaire , & je sentis que je ne pouvois être heureux , si mon cœur n'étoit véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit tous mes autres plaisirs odieux , & pour me

dérober à leur importunité , je résolus d'aller à la Campagne chés un de mes amis qui me prioit depuis long-tems de le venir voir dans une Terre qu'il avoit à quelques lieuës de Paris.

J'y trouvai la Comtesse de Selve. Elle avoit environ vingt-trois ans , & étoit veuve depuis deux. Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le Comte de Selve. C'étoit un homme d'âge , d'un caractère extrêmement dur & jaloux. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable , le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune Comtesse faisoit malgré sa répugnance tout ce que la vertu pouvoit en exiger. Elle ne pouvoit pas donner son cœur ; mais elle remplissoit ses devoirs , & sa conduite la faisoit respecter , sans la rendre plus heureuse.

58 *Les Confessions*

Je la connoissois à peine , parce qu'elle vivoit peu dans le monde , & lorsque le hazard me l'avoit fait rencontrer : son caractère sérieux m'avoit prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivois communement n'avoient guère de rapport avec M^e de Selve qui m'avoit toujours paru trop respectable pour moi. J'étois alors dans des dispositions différentes , & je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation & le commerce plus familier qu'on a à la Campagne me la firent mieux connoître , & toujours à son avantage. Comme elle n'avoit jamais eu de goût pour son mari , elle soutenoit le veuvage avec plus de décence que d'affliction , & rien n'empêchoit son caractère de paroître dans tout son jour.

La Comtesse de Selve avoit plus

de raison que d'esprit ; puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un & l'autre , ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant , & qui bien-tôt après fatiguent. On n'étoit jamais frappé , ni étonné de ce qu'elle disoit ; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables , & respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour , son caractère étoit fait pour l'amitié , son estime supposoit la vertu. Enfin la plus belle ame unie au plus beau corps , c'étoit la Comtesse de Selve. J'aperçus bien-tôt tout ce qu'elle étoit , je le sentis encore mieux ; j'en devins amoureux sans le prévoir , & je l'aimois avec passion , quand je croyois simplement la respecter.

60 *Les Confessions*

Je ne fus pas long-tems sans être au fait de mes sentimens. Il y avoit quelques jours que j'étois dans cette maison avec la Comtesse , lorsqu'elle donna ordre qu'on tint son équipage prêt pour retourner à Paris. Cet ordre m'affligea sans sçavoir pourquoi ; mais j'en conclus bien-tôt le véritable motif , j'avois trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connoître l'état. Je reconnus que j'aimois plus vivement que je n'avois jamais fait. J'étois au désespoir de laisser partir la Comtesse sans l'avoir instruite de mes sentimens ; heureusement pour moi le Maître de la maison l'engagea à rester encore deux jours. Je résolus bien d'en profiter , & de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi qui avoit tant d'habitude des femmes , & qui

étoit avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osois presque ouvrir la bouche avec la Comtesse. Que les femmes ne se plaignent point des hommes, ils ne font que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion d'expliquer mes sentimens à M^e de Selve; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connoître mes sentimens par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassât; au lieu de me répondre positivement, elle me dit que sa maison seroit peu de mon goût, que la retraite où elle vivoit ne convenoit guère à un homme aussi repandu que je l'étois. Cette réponse approchoit si fort

62 *Les Confessions*

d'un refus, que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interpréter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues, qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

M^e de Selve partit le lendemain. Je ne demeurai pas longtemps après elle, & je ne fus pas plutôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut surprise; mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte; j'en fis plusieurs autres qui ne furent pas plus longues; je craignois de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chés elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bien-tôt je ne quittai plus la maison de M^e de Selve, tout autre lieu me déplaisoit. Mes amis, c'est-à-dire, mes connoissances or-

dinaires me trouvoient emprunté avec eux ; ils m'en faisoient la guerre, quand ils me rencontroient : cependant sans me faire aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs. Ils se rencontrent avec plus de vivacité qu'ils n'ont d'empressement à le rechercher ; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir, sans jamais se desirer, & s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissois donc tranquillement du bonheur de voir M^e de Selve. Comme elle recevoit fort peu de monde, j'aurois trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur ; mais soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter dans la certi-

tude de la retrouver , soit que le respect qu'elle m'avoit d'abord inspiré m'imposât toujours , je n'osois hasarder cet aveu. J'avois fait ces déclarations à toutes les femmes dont je n'étois pas amoureux , & ce fut dans le moment que je ressentis véritablement l'amour , que je n'osai plus en prononcer le nom. Je ne disois pas à la vérité à M^e de Selve que je l'aimois ; mais toute ma conduite le lui prouvoit , je m'appercevois même que mes sentimens ne lui échapoient pas. Une femme n'en est jamais offensée ; mais l'aveu peut lui en déplaire , parce qu'il exige du retour , & suppose toujours l'espérance de l'obtenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle , étoit d'essayer de me rendre maître de son cœur , avant que d'oser le lui demander. Il y avoit déjà plus
d'un

d'un mois que je voyois. M^e de Selve sur ce ton-là avec la plus grande assiduité, & j'aurois peut-être tenu encore long-tems la même conduite, si elle ne m'eut elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle étoit surprise qu'un homme aussi dissipé que moi, put demeurer aussi long-tems que je le faisois dans une maison aussi retirée & aussi peu amusante que la sienne. Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, Madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; & lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en desire point d'autre. Je ne cherchois pas, reprit M^e de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étois réellement étonnée que vous fussiez

66 *Les Confessions*

aussi dissipé qu'on le dit, ou que vous fussiés si prodigieusement changé. C'est à vous, Madame, que je dois, lui dis-je, un changement aussi singulier, c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs, c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs & les plus purs que j'aye goûtés de ma vie : trop heureux si vous daigniés un jour les partager. M^e de Selve voulut m'interrompre ; je ne lui en donnai pas le tems. J'avois jusqu'alors gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plutôt rompu, que je me sentis soulagé du plus pesant fardeau, & je continuai avec la plus grande vivacité. Oüi, Madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie ; que tout me feroit insupportable sans vous, & que vous me tenés lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les

plaisirs , sans avoir véritablement connu l'amour ; c'est lui qui m'éclaire , & vous seule pouviés me l'inspirer. Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à M^e de Selve ; il suffit de dire qu'il se reduisoit à l'assurer de l'amour le plus violent , & lui jurer une constance à toute épreuve.

Je ne me fus pas plutôt soulagé par cet aveu , que je redoutai sa réponse. M^e de Selve ne me marqua ni plaisir ni colere ; mais elle me répondit avec sang froid. L'habitude , me dit-elle , Monsieur , où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentés pour les femmes que vous voyés , vous fait croire que vous êtes amoureux , peut-être même imaginés-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes , & soient un devoir de vo-

68 *Les Confessions*

tre état d'homme du monde. Quoiqu'il en soit, & sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentés quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, & je ne voudrois pas risquer de me rendre malheureuse en y répondant. Eh quels malheurs, repliquai-je, envisagez-vous à partager les sentimens d'un honnête homme qui vous aimeroit uniquement? Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlés, & tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un Amant parfait; & celui dont la probité est la plus reconnue, n'est peut-être jamais ni sans reproche ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est sou-

vent réduite à gémir en secret, son Amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. Madame de Selve s'appercevant que j'allois l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes ; il est inutile, ajouta-t'elle , d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet , ni d'entreprendre de détruire mes idées sur des dangers où je serois résolue de ne pas m'exposer , quand j'aurois même à combattre mon cœur, qui heureusement est tranquille. Cependant , comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous , que votre caractère me paroît estimable , je veux bien vous accorder mon amitié , & je serai plus flatée de la vôtre , que d'un sentiment aussi aveugle que l'Amour.

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours , qu'il augmenta enco-

re mon estime pour M^e de Selve, & par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre ame ne reçoit plus d'autres sentimens qui ne passent encore au profit de l'Amour. Je me trouvois soulagé de m'être déclaré, & trop heureux d'obtenir le retour que m'offroit M^e de Selve, ce n'étoit que de l'amitié; mais celle d'une femme aimable & jeune inspire un sentiment si tendre & si délicieux, que ma reconnoissance étoit celle d'un Amant.

Je n'osai combattre les raisons de M^e de Selve; quand on les aperçoit, comme elle faisoit, on sçait les soutenir, & la contradiction peut affermir dans un sentiment; mais je me propoisois de faire naître dans la suite des discours sur cette matiere. Une femme qui parle souvent des dan-

gers de l'amour , s'aguerit sur les risques , & s'y familiarise avec la passion ; c'est toujours parler de l'amour , & l'on n'en parle guere impunément.

Je ne manquois pas un jour d'aller chez M^e de Selve , mes visites ne pouvoient pas devenir plus fréquentes , mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passois ma vie , sans oser lui demander du retour , je lui parlois de ma passion , l'aveu que j'en avois fait m'autorisoit. Je lui disois que le refus des sentimens que je lui demandois ne pouvoit pas changer les miens , & puisque je ne pouvois prétendre qu'à son amitié ; je la conjurois de m'accorder la plus tendre. Elle m'en assurait , je me hasardois alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le

cœur , & faire naître l'amour. Séduite par le prétexte d'un attachement pur , M^e de Selve y résistoit foiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion , & j'attendois que le tems & ma constance lui fissent naître les sentimens que je desirois , ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu ; car je m'appercevois que je faisois chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur. L'amour qui ne révolte pas d'abord devient bientôt contagieux.

Je passai trois mois avec elle sur ce ton là ; j'étois étonné de ma constance , toute autre femme ne m'avoit jamais retenu si long-tems , ni en me rendant heureux , ni en me tenant rigueur. Comme il n'y avoit que les sens , qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes , le succès

cès me refroidissoit bien-tôt, & la sévérité me rebutoit, au lieu que l'amour & l'estime m'avoient fixé auprès de M^e de Selve. Je n'étois occupé que du desir de lui plaire, elle m'y paroissoit sensible, & je crois qu'il ne me manquoit plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un Amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

Madame de Selve m'avoüoit que mon caractère qui l'avoit d'abord effrayée lui convenoit parfaitement, & que j'aurois été le seul homme pour qui elle eut eût du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisois naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du Comte de Selve son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il y a de se livrer aux transports d'un Amant, ou

d'être asservie aux bisarreries d'un mari odieux. M^e. de Selve convenoit de bonne foi avec moi qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour son mari , que la disproportion d'âge & d'humeurs ne le permettoient pas ; mais à peine avoit-elle qu'elle n'avoit pas parfaitement été heureuse ; & comme j'insistois sur les tourmens qu'elle avoit éprouvés de la jalousie du Comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devoit jamais faire d'éclat à ce sujet : que c'étoit à elle à guérir la jalousie par sa conduite , & même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin M^e de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari put être offensée. Tout ce qui ajoutoit à mon respect pour M^e de Selve augmentoit aussi mon

amour. J'étois presque sûr que l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi, n'étoit plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étois assés heureux pour lui avoir inspiré. Je me hazardai enfin d'en obtenir l'aveu. Un jour que par ses discours & sa confiance, elle m'en donnoit les marques les plus tendres. Pardonnés-moi, lui dis-je, Madame, ma témérité, je ne puis plus douter que vous n'ayés pour moi des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié ; accordés-m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolablement. M^e de Selve parut interdite, & soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le tems de se remettre ; je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau ; je me jettai à ses genoux, & lui fis les protestations les plus vives. Je crains

bien , me dit-elle , de vous avoir plus instruit de mes sentimens par ma conduite avec vous que toutes les paroles que vous exigés. Je ne cherche point à vous cacher mon ame. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre avant que je m'en fusse apperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraîné , peut-être même n'en aurois-je ni la force , ni la volonté. Vous voyés jusqu'ou va ma confiance ; puissiez-vous ne m'en pas faire repentir. Je fus si charmé d'entendre ce que j'avois si ardemment désiré , que je fis éclater ma reconnoissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes , & lui jurai une constance éternelle. J'étois libre de disposer de ma main ; je la lui offris pour garand de ma sincerité. Ce ne seroit pas , me dit-elle , les sermens ni les loix

qui pourroient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendroit pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles , que par ce qu'ils sont forcés ; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites ; nos états se conviennent , & je voudrois imaginer des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroitement avec vous. Mais quoique je sois maîtresse de ma conduite , je ne le suis pas par mon âge de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelque autorité sur moi à cet égard ont d'autres vûes intéressées qui nous feroient peut-être essuyer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles ; mais il faut que nous différions encore

quelque tems. Il ne convient ni à vous, ni à moi de prendre devant le public que des engagements absolument libres de tous obstacles. Jusques-là j'aurai le tems d'éprouver votre cœur, & notre union n'en aura que plus de charmes pour nous.

J'approuvai le parti que M^e de Selve me proposoit ; je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques desirs que j'eusse de la posséder, je n'avois d'autre volonté que la sienne. Je vivois avec elle dans cette espérance, & quoique je desirasse encore, j'étois dans une situation des plus heureuses que j'aye éprouvées de ma vie.

Je goûtois avec M^e de Selve tous les charmes d'un amour pur ; c'est l'état le plus heureux des Amans. Ce genre de vie étoit bien nouveau pour moi ; j'étois accoutumé à moins d'estime &

plus de liberté. Je voulois quelquefois tenter de faire approuver à M^e de Selve mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui disois que lorsqu'on avoit donné son cœur , on ne devoit pas refuser à un Amant des faveurs dont le prix est moins précieux , quoique le plaisir en soit plus vif. Je lui présentois mes raisons sous toutes les faces possibles , & je lui débitois enfin ces maximes & tous ces lieux communs que j'avois autrefois employés avec succès avec tant de femmes. Ces raisonnemens m'étoient alors inutiles , parce que M^e de Selve ne se conduisoit pas sur les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées.

Elle me répondoit sans s'émouvoir , quelquefois même en plaisantant , que cet usage , tout ridicule qu'il me paroissoit , decidoit

de l'honneur d'une femme en s'exposant aux plaisirs des hommes ; que son cœur m'étoit aussi favorable que le préjugé m'étoit contraire , quoique les hommes semblaient même l'approuver ; puisqu'on ne les voyoit pas rester attachés à une femme qui leur avoit sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentoie forcé d'approuver des raisons qui me déplaisoient infiniment ; mais il falloie bien me soumettre aux idées de M^e de Selve puisque je ne pouvois pas lui faire adopter les miennes , qui sans doute n'étoient pas les plus justes. Les Amans seroient trop heureux que leurs desirs fussent entretenus par des obstacles continuels ; il n'est pas moins essentiel pour le bonheur de conserver des desirs que de les satisfaire. Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se repandit un bruit de guer-

re ; il fallut que je songeasse à joindre mon Régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en alloit coûter pour me séparer de M^c de Selve ; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ , je n'osois pas lui en parler de peur de l'affliger encore ; mais je ne pouvois pas m'empêcher d'y paroître sensible. Elle le remarqua , & me dit que son état étoit bien différent du mien ; que je n'avois que les inquiétudes ordinaires de l'absence ; au lieu qu'elle alloit être dans les allarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage ; mais son silence & ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'auroit pû faire. Je n'ai jamais vû de douleur plus vive ; j'en fus pénétré. Après avoir inutilement essayé de la consoler , je me retirai pour me livrer moi-même

82 *Les Confessions*

librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimerique auquel j'immolois le bonheur de ma vie. Ces idées m'agiterent long-tems. Je fus tenté de tout abandonner, & de m'inquiéter peu des discours qu'on pourroit tenir, pourvû que je fusse heureux. Je rougissois bien-tôt d'écouter des sentimens si peu dignes de ma naissance & de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations. Je retournai le lendemain comme à mon ordinaire chés M^e de Selve. Je la trouvai aussi affligée & plus abatuë que la veille. J'aurois triomphé de ma douleur ; mais je ne pouvois pas supporter la sienne. J'oubliai tous les sentimens d'honneur qui m'avoient soutenu jusques-là ; ils me parurent une barbarie, & je résolus de les sacrifier à la tranquillité de M^e de

Selve. Je me jettai à ses genoux ; je lui dis que je ne pouvois pas résister à ses larmes ; que pour les faire cesser , j'allois abandonner le service , trop content de ne vivre que pour elle. Je ne doutois point que ce discours ne rétablît le calme dans son ame. Me de Selve me regarda quelque tems sans rien dire , & m'embrassant tout d'un coup avec transport , ce qu'elle n'avoit jamais fait : Je sens , me dit-elle , combien il vous en coûte pour me faire le sacrifice que vous m'offrés ; mais j'en serois indigne , si j'étois capable de l'accepter. Oui , ajouta-t'elle , je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous ; je vous rends à votre cœur ; je vous rends à vos desirs , & c'est vous rendre à vous-même. Je fus si transporté d'admiration , que je crois que par

84 *Les Confessions*

reconnoissance je lui aurois fait ce sacrifice que je ne lui avois offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avoit fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour & le respect m'inspirerent ; je l'assurai qu'elle étoit maîtresse absolüe de mon sort & de ma conduite. Je ne pouvois pas avoir un meilleur guide qu'un esprit aussi juste & un caractere aussi respectable.

Dès ce moment M^e de Selve me parut plus tranquille , ou plutôt je m'apperçus qu'elle dissimuloit sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avoit point d'autre parti à prendre que celui des armes , que c'étoit l'unique profession de la noblesse Françoise comme elle en étoit l'origine , & qu'une femme qui oseroit inspirer d'autres sentimens à son Amant , n'étoit di-

gne que de servir à ses plaisirs , & non pas de remplir son cœur. Enfin aussi-tôt qu'il fut question de mon devoir , la tendre M^e de Selve disparut ; je trouvai en elle l'ami le plus sûr. Quelque cruelle que l'absence dut être pour notre amour , j'étois charmé de trouver des sentimens si généreux ; ma passion en devint encore plus vive. M^e de Selve , comme je viens de le dire , m'avoit embrassé dans son premier transport ; cette faveur m'enhardit à en exiger d'autres , & quoique je ne dusse qu'à une espece d'importunité les caresses qu'elle me souffroit , je croyois m'appercevoir que la pudeur s'y opposoit plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur ; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fut contraire à ses devoirs. Elle me dit que son cœur , dont j'étois sûr , devoit me

86 *Les Confessions*

suffire , & que je lui étois trop cher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressements l'affligeoient ; je n'insistai pas davantage ce jour-là , & je la quittai après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le tems qui me restoit jusqu'au départ m'étoit trop précieux pour ne le pas donner tout entier à M^e de Selve. Je passois tous les jours avec elle ; nos entretiens ne rouloient que sur notre amour , la rigueur des devoirs & la nécessité de les remplir. Je trouvois toujours en M^e de Selve la même tendresse & les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeoit , je sentoient que mes desirs s'enflammoient de plus en plus. Je recommençai à la presser ; je lui jurai que mon cœur lui étoit trop inviolablement

attaché ; qu'elle étoit devenuë trop nécessaire au bonheur de ma vie , à ma propre existence , pour qu'elle dut craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle ; mon amour étoit trop violent pour être retenu. Je priai , je pressai : à la vivacité des sollicitations & aux sermens , je joignis les entreprises , je l'embrassai ; elle étoit émûë , elle soupiroit : je ne trouvai plus qu'une foible résistance , & je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur , il faut avoir éprouvé les mêmes desirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec des femmes , ce plaisir fut nouveau pour moi ; c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des desirs ce dégoût humiliant pour les Amans vulgaires. Mon ame jouissoit toujours.

Attaché par l'amour , fixé par le plaisir , je trouvois M^e de Selve encore plus belle ; je l'accablois de baisers : sa bouche , ses yeux , toute sa personne étoit l'objet de mes caresses & la source de mes transports : une yvresse voluptueuse étoit répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée , que je remarquai que M^e de Selve n'osoit me regarder ; elle laissoit même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon ame , j'étois fait pour avoir tous ses sentimens. Je me regardai comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux ; je la conjurai de ne me point haïr. Helas , me répondit-elle , seroit-il en mon pouvoir de vous haïr ? mais je sens que je vous perdrai ! eh puis-je me le pardonner ? Je n'oubliai rien pour dissiper ses craintes que je trouvois injurieuses

ses pour moi ; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussi-tôt qu'elle voudroit me donner sa main , nous sererions par le sceau de la loi & de la foi publique les nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyoit mes sermens. Me de Selve se calma , & me dit en m'embrassant tendrement , qu'elle ne se reprocheroit jamais d'avoir tout sacrifié à mes desirs , tant qu'elle seroit sûre de mon cœur , dont la fidelité ou l'inconstance la rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes sermens , mes transports & l'amour dissipèrent toutes ses craintes ; j'obtins mon pardon & nous le scellâmes par les mêmes caresses , qui un moment auparavant m'avoient rendu criminel , & qui deviennent également innocentes & délicieuses quand

deux Amans les partagent. Etat heureux où les desirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes. Je passai encore quelques jours avec M^e de Selve dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, & notre séparation fut d'autant plus cruelle que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'étoit répandu ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, & la campagne se borna à un camp de paix.

Je revins à Paris plus amoureux que je n'en étois parti, & dans la résolution de presser mon mariage avec M^e de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir & la reconnaissance, j'aurois voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont

éprouvés. Je passai un an dans une yvresse de plaisirs ; l'amour en étoit la source , & ils ajoutoient encore à l'amour. Je ne voyois que M^e de Selve ; j'étois tout pour elle , & sans elle tout étoit étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état aussi délicieux puisse finir ? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je desirerois ; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine ; mais nos cœurs devroient être plus parfaits , la jouissance des ames devroit être éternelle.

Les principes de mon bonheur étoient toujours les mêmes , & cependant il s'altera , puisque je commençai à le moins sentir. Les plaisirs qui m'avoient entraîné autrefois avec tant de violence m'étoient devenu odieux quand ils

m'arracheroient d'auprès de M^e de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût ; ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux Amans. La constance n'est pas loin de s'altérer quand on la veut réduire en principes. Si je ne recherchais pas mes anciens amis de plaisirs qui s'étoient dispersés , je crus qu'un homme devoit vivre en société. Paris en est plein ; on n'est pas obligé de les rechercher : il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez M^e de Selve un peu moins assidument , c'est-à-dire , que je n'y allois pas tous les jours , ou du moins je faisois mes visites un peu moins longues , ce qui suppose qu'elles commençoient à me le paroître. Le goût que j'avois eu autrefois pour les spectacles , & que M^e de Selve avoit suspen-

du , parce qu'elle y alloit peu , & que je ne pouvois vivre qu'aux lieux où elle étoit , se reveilla chés moi , & j'y retournai. J'y trouvois ordinairement quelqu'un de mes amis qui m'emmenoient souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chés M^e de Selve , où je soupois toujours , elle en fut extrêmement inquiète ; elle craignit qu'il ne me fut arrivé quelque accident. Dès le lendemain matin , elle envoya chés moi sçavoir de mes nouvelles. J'allai aussi-tôt la voir , elle me fit de tendres reproches. Il ne me sembloit pas que je les eusse mérités ; cependant j'en fus embarrassé , & je rougis. Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même , & qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclai-

rée. Il y a, si j'ose dire, une fatigabilité du cœur qui est la nature de notre sensibilité.

Quelques jours après je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avoit fait M^e de Selve, m'inquiétoient en l'abordant, j'en craignois de nouveaux, & je me trouvai fort foulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes, mais je ne manquois jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, & on ne les sent point sans les mériter; quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, M^e de Selve étoit presque toujours seule; comme je lui avois marqué que je ne trouvois rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses & les épanchemens des Amans, el-

Elle s'étoit défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyoit avant de me connoître. Je devois donc partager une solitude où elle ne s'étoit réduite que pour me plaire. Après les premiers reproches que M^e de Selve me fit avec douceur, elle ne m'en fit plus aucuns; mais je remarquois qu'elle avoit l'esprit moins libre, & l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandois quelquefois la raison, elle me répondoit toujours qu'elle n'avoit rien, & comme j'insistois en lui demandant si elle avoit quelque sujet de se plaindre de moi, elle m'assuroit qu'elle étoit parfaitement contente, & me faisoit toutes les caresses capables de me détromper. Rassuré, ou plutôt m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étois cependant inquiet

de voir M^e de Selve plus sérieuse avec moi sans être moins tendre, je me le reprochois, cela m'affligoit, & quoiqu'elle ne me contraignit en rien, je me trouvois gêné, parce que j'avois des remords. L'habitude de les mériter les fait bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de M^e de Selve, y contribuoit. Lorsque j'avois été quelques jours sans la voir, je voulois lui alléguer des excuses, elle me les épargnoit, & me faisoit entendre qu'elle étoit charmée que je m'amufasse, qu'un homme ne peut pas rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme, & quelque desir qu'elle eut d'être toujours avec moi, mon plaisir, disoit-elle, la consoloit de tout. Ces sentimens m'étoient d'autant plus agréables, qu'ils me mettoient à l'aise. M^e de Selve m'en devenoit

devenoit plus chere , & non pas plus nécessaire. Nous chérifions machinalement ceux qui nous épargnent des torts , & encore plus ceux qui les excusent. Quelque complaisance qu'elle eut pour mes goûts , je ne pouvois pas me dissimuler le plaisir que lui caufoit ma présence. Je formois quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle , & de faire par reconnoissance ce que je faisois autrefois avec tant d'ardeur , & ce qu'il m'eut été impossible de ne pas faire. Le tems qu'on ne donne qu'au devoir paroît toujours fort long. L'ennui me gaignoit involontairement. Il sembloit que M^e de Selve s'en apperçut avant moi. Elle étoit la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs , elle ne me le disoit pas ; mais elle m'en fournissoit les prétextes

que je n'eusse peut-être pas imaginés, & que je desirois. J'admire alors combien elle étoit aveugle sur mes torts avec tant de pénétration à prévenir mes desirs.

J'aimois uniquement M^e de Selve ; elle n'avoit point de rivale. J'imaginai que rien ne manqueroit à mon cœur , & que notre commerce deviendroit aussi vif que jamais , si elle vivoit en société. Je le lui proposai , elle y consentit , elle n'avoit jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécûmes quelque tems sur ce ton là ; j'y trouvois plus d'agrémens. Les Amans qui ont usé le premier feu de la passion , sont charmés qu'on coupe la longueur du tête à tête. Si mes plaisirs n'étoient pas aussi vifs , du moins je n'en desirois point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue ; je n'étois point constant ,

je devins infidèle. Il y a des femmes qui , en faisant des agaceries , n'ont d'autre objet que d'engager un Amant ; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui feroient insensibles au plaisir de s'attacher à un homme , si elles ne l'arrachent à une Maîtresse. J'en trouvais une de ce caractère , & malheureusement elle me plut. Ma liaison avec M^e de Selve étoit connue ; un commerce peut être secret , mais il n'y en a point d'ignoré. M^e Dorigny résolut de devenir la rivale de M^e de Selve , & n'y réussit que trop.

C'étoit une petite figure de fantaisie , vive , étourdie , parlant un moment avant de penser , & ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse jointe à une habitude de plaisir & de coquetterie lui tenoit lieu d'esprit , & suppléoit souvent à

l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur M^e de Selve à qui elle étoit inférieure de tout point ; elle n'avoit pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à M^e de Selve ; mais je résolus de m'amuser avec M^e Dorigny , elle ne méritoit pas autre chose , & ne paroissoit pas exiger davantage.

Elle avoit pour mari un homme riche qui tenoit une fort bonne maison , & ne s'embarrassoit guère de la conduite de sa femme , pourvû qu'elle lui attirât compagnie chés lui. Ces maisons-là n'en manquent point bonne ou mauvaise. J'y avois été mené par un de mes amis qui n'avoit pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de M^e Dorigny m'amusa : elle me parut propre à me délas-

fer du sérieux où je vivois avec M^e de Selve. Les véritables passions & le vrai bonheur s'accommodent mieux du caractère de M^e de Selve ; mais un simple commerce veut plus d'enjouement.

La petite M^e Dorigny qui avoit entendu parler de ma liaison avec M^e de Selve me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire, qu'elle fit l'éloge de sa figure & de son esprit avec tous les *mais* & les *si*, qui sont d'usage en pareille occasion. J'y répondis comme je le devois. Je rendis justice à M^e de Selve, en ajoutant qu'il n'y avoit jamais eu entre elle & moi qu'une liaison d'amitié ; c'étoit assés dire que j'en pouvois avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration ; sans amour j'offrois mon cœur à M^e Dorigny, & elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon ame M^e de Selve ; pour moi je sçavois bien que je ne faisois que remplacer quelqu'un dont le tems étoit fini. Je fus aussi-tôt reconnu dans la société pour l'Amant en titre, c'est-à-dire, pour le maître de la maison.

Je jouissois de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvois à la vérité amener chés M^e Dorigny toutes les personnes qui me plaisoient ; mais il falloit aussi que je fusse à la tête de toutes les parties qui n'étoient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'étoit pas possible que je fusse entraîné par ce torrent, & que je pusse conserver encore auprès de M^e de Selve une assiduité décente. J'en étois affligé. Je ne l'aimois pas avec la même vi-

vacité que j'avois fait ; mais enfin je n'aimois qu'elle ; elle étoit encore plus nécessaire à mon cœur , que M^e Dorigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme est de ne pouvoir pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentoit encore lorsque j'étois auprès de M^e de Selve. Je la trouvois quelquefois dans un abattement qui pénétoit mon ame. Elle recevoit mes caresses ; mais elle ne m'en faisoit plus. Je ne remarquois point que son cœur fut refroidi pour moi ; il sembloit seulement qu'elle craignit de m'être importune. Quand je l'avois quittée , son image me suivoit & empoisonnoit tous mes plaisirs. Je fus prêt cent fois de revenir pour toujours auprès d'elle , mon état y pouvoit être languissant ; mais du moins il auroit

été sans remords. Ce qui achevoit de m'inquiéter étoit la crainte que M^e de Selve ne vint à être instruite de mon intrigue avec M^e Dorigny, que je croyois aimer ; le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une & à l'autre ; mon esprit étoit plus juste que mon cœur. Je m'amusois avec M^e Dorigny ; mais je n'avois nulle confiance en elle ; au lieu qu'il n'arrivoit rien dans ma fortune & mon état, que je n'allasse sur le champ en rendre compte à M^e de Selve, & lui demander ses conseils. Je la retrouvois toujours la même, tendre, sage, éclairée ; je n'en étois pas digne. Dans ces occasions mon amour se ranimoit avec vivacité ; mais il retomboit bien-tôt dans la langueur. Les feux de l'amour une

fois amortis , ne produisent plus d'embrâsemens. Je crus que pour avoir la tranquillité avec moi-même , je devois rendre plus rares mes visites chés M^e de Selve , & devenir plus criminel pour perdre mes remords. Mes visites peu fréquentes n'étoient donc plus qu'un devoir que je remplissois avec contrainte.

Cependant M^e de Selve étoit en état d'accepter ma main ; mais je n'avois plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutois point qu'elle ne me rappellât une parole dont son honneur dépendoit , & j'en redoutois le moment. Elle ne m'en disoit pas un mot ; elle attendoit sans doute que la proposition vint de ma part. Je profitois de sa délicatesse pour n'en point avoir , & j'écartois tout ce qui pouvoit lui en rappeler l'idée. M^e de Selve ne me faisoit

pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté M^e Dorigny plus vaine que jalouse, puisqu'il n'y avoit point de véritable amour entre elle & moi, prétendoit que ma liaison d'amitié avec M^e de Selve lui étoit suspecte ; elle me défendoit de la voir, & j'avois la lâcheté de le lui promettre. J'étois dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus de ces petits intérêts frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'auroit épargné bien des peines.

J'étois dans cet état lorsqu'un de mes parens, qui vivoit ordinairement dans une Terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avoit à la Cour. Je m'y employai assés utilement pour la faire terminer à sa satis-

faction. Avant de retourner chés lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avoit eu soin de me donner compagnie qui me feroit agréable ; qu'une de ses grandes attentions étoit d'affortir les personnes qui se convenoient. Il me débita à ce sujet beaucoup de maximes de sçavoir vivre, & il en étoit encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer Me Dorigny. J'en fus charmé, & je trouvois déjà que mon parent, pour un homme qui vivoit à la campagne, avoit des attentions assés délicates ; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après on annonça Me de Selve. Mon maudit Campagnard s'étoit informé des personnes que je voyois le plus fréquemment, & n'avoit pas manqué de les prier ;

& comme toutes celles qui vivent dans le monde se connoissent toujours assés à Paris pour accepter un souper , il avoit rassemblé huit ou dix personnes. Je ne me suis jamais trouvé de ma vie dans un état aussi cruel. Je ne pouvois pas me dispenser de faire à M^e de Selve & à M^e Dorigny un accueil qui convint à la conduite que je tenois dans le particulier avec l'une & l'autre. La supériorité du rang de M^e de Selve sur sa rivale m'autorisoit bien à rendre à la premiere tous les honneurs de préférence , mais indépendamment des égards dûs à la condition , ceux qui partent du cœur ont un caractere distinctif , & toutes deux avoient droit d'y prétendre. D'ailleurs la petite M^e Dorigny ne doutoit nullement que l'amour ne dut régler les rangs , qu'il ne l'emportât chés moi sur tous

les usages, & se promettoit bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptois envain profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la dignité & l'amitié mes attentions pour M^e de Selve. Je m'abusois ; toutes les femmes ont de l'esprit dans ces occasions & sur cette matiere, la vanité les éclaire, & qui pis est les rend injustes. La plus grande difficulté étoit de cacher à M^e de Selve mon intrigue avec M^e Dorfigny. Je ne devois pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avois jamais dit connoître. Il faut convenir que la situation étoit embarrassante ; les gens d'esprit la sentiront mieux que les fots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fit M^e Dorfigny, elle ouura toutes les libertés

que l'usage tolere , & que les femmes raisonnables s'interdisent. M^e de Selve ne paroissoit seulement pas s'en appercevoir ; j'en étois charmé , & la petite Dorigny en paroissoit piquée , ce qui ne faisoit que la rendre encore plus étourdie. J'étois au suplice, quand pour m'achever , le Maître de la maison me rappella tout haut une promesse vague que je lui avois faite de l'aller voir à sa maison de campagne , & en même tems pria tous ceux qui étoient à table d'être de la partie , voulant , disoit-il , réunir chés lui aussi bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à M^e de Selve qui ne refusa pas absolument , attendant quelle seroit ma réponse. M^e Dorigny la fit pour moi , & approuva fort la proposition. Le voyage fut fixé au sur-lendemain. J'allai le jour suivant chés M^e de Selve

fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvois pas concevoir son aveuglement , il étoit trop grand pour ne pas m'être suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence , & je ne doutois point qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avoit dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir absolument trompée , & qu'elle n'avoit pas le moindre soupçon sur M^e Dorigny. Je redoutois la partie de campagne ; mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper , cela me seroit aussi facile à la campagne , & je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnerent ; mais enfin elle y consentit , & nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté pour évi-

ter de me trouver avec l'une ou l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper. J'y fus d'abord contraint. M^e de Selve fort sérieuse, & M^e Dorigny très-étourdie. La tranquillité de M^e de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assés aveugle pour ne plus garder de ménagemens ; le plaisir l'emporta sur l'estime, & je me livrai à toutes les fantaisies de M^e Dorigny. Elle ne parut pas elle-même faire plus d'attention à M^e de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il étoit important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement : nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus, au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je

Je négligeois extrêmement M^e de Selve, qui d'un autre côté étoit l'objet des égards & des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesures, M^e Dorigny & moi, que les moins clair-voyans auroient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il m'importoit le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, M^e Dorigny & moi, dans un endroit du bois très-peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui n'avoit pas besoin de témoins. Le lieu, l'occasion & le plaisir nous séduisirent, nous le poussâmes aussi loin qu'il pouvoit aller, lorsque M^e de Selve, qui cherchoit la solitude fut conduite par le hazard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'étoit pas

équivoque. Elle ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'elle se retira précipitamment ; mais elle ne le put faire sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avoit échappé.

On ne sçauroit peindre la surprise & la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque tems immobiles, & sans nous parler. J'étois au désespoir d'avoir eu pour témoin de mon infidélité celle-même que j'outrageois, qui le méritoit si peu, & que je me flattois d'avoir impunément trompée jusques-là. J'avois le cœur déchiré. M^e Dorigny qui ne pénétroit pas le fond de mon ame, & qui n'imaginait pas qu'un homme, qui pour l'ordinaire n'est guidé que par le plaisir & la vanité, put en pareille occasion avoir des ménagemens pour lui-même, croyoit que le malheur

ne tomboit que sur elle. Elle venoit d'être surprise par une femme qu'elle regardoit comme une rivale offensée ; d'ailleurs elle connoissoit son sexe , elle en jugeoit par elle-même , & sentoit qu'une femme n'a pas besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désoloit , & me dit qu'elle vouloit partir sur le champ pour Paris , sans oser retourner au Château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer , quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de M^e de Selve. En effet je craignois son ressentiment contre moi ; mais j'étois sûr de sa discretion. Je fis comprendre à M^e Dorigny que notre départ en feroit plus penser que M^e de Selve n'en pourroit dire.

Nous retournâmes au Château avec la crainte & l'abattement de deux criminels. Avant que M^e de Selve m'eut formé un cœur nouveau, j'aurois peut-être paru avec un air de triomphe. Il étoit déjà tard ; la compagnie étoit rassemblée, & l'on étoit prêt de se mettre à table. M^e Dorigny dit qu'elle se trouvoit indisposée, & qu'elle avoit besoin de repos. Le Maître de la maison crut qu'il étoit de la politesse de la presser de se mettre à table, & quoiqu'elle eut désiré d'être seule, comme le trouble & la crainte étoient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser. M^e de Selve qui sçavoit la cause de l'indisposition de M^e Dorigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fit, point d'attentions qu'elle ne lui marquât ; il

n'y avoit que l'excès de ses égards qui pussent en déceler les motifs, c'est-à-dire, sa compassion généreuse. Ils échappèrent à M^e Dorigny. Elle n'avoit ni le cœur allés délicat, ni l'esprit allés pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. M^e Dorigny se rassura, & crut que sa rivale n'avoit rien apperçu ; car elle ne supposoit pas qu'une femme avec tant d'avantage put n'en pas abuser. Sa gaieté revint avec sa santé, & avant la fin du souper elle fut aussi vive & aussi étourdie qu'elle eût jamais été. M^e de Selve étoit charmée que M^e Dorigny eut pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portoit le caractère de vertu me faisoit reconnoître M^e de Selve. Elle étoit plus sensible au plaisir de rassurer M^e Dorigny,

qu'elle ne l'eut été à sa reconnoissance, que celle-ci n'eut éprouvée qu'aux dépens de son bonheur.

Je n'osois regarder M^e de Selve, & je craignois encore plus de me trouver seul avec elle. Je ne voulois pas tirer M^e Dorigny de l'erreur où elle étoit ; mais je brûlois d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que M^e de Selve avoit tenuë dans cette occasion m'ouvroit les yeux. Je compris que si elle n'avoit pas eu jusqu'ici les preuves que je venois de lui donner de mon infidelité, elle l'avoit fort soupçonné. Je vis clairement la cause de son chagrin & de sa réserve avec moi, mais je ne pouvois pas concevoir ce qui avoit pû l'empêcher de rompre. Je ne doutois point qu'elle n'eut voulu avoir des convictions,

& je conclusois qu'elle ne me reverroit que pour me donner mon congé. J'en étois au désespoir. Je n'avois plus à la vérité pour M^e de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avoit d'abord rendu tout autre objet importun ; mais je ne l'en aimois pas moins. Mon amour devenu plus tranquille s'étoit uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avois dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avois vécu, me faisoit toujours rechercher quelque commerce libre ; mais j'aimois uniquement M^e de Selve, & je sentoís qu'elle étoit absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvois penser sans frémir qu'elle alloit pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurois sacrifié M^e Dorsigny & toutes les femmes du

monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir M^e de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords & de tâcher de la fléchir; trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudroit m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation; je n'osois cependant ouvrir la bouche. Enfin après mille combats que j'éprouvois intérieurement, je lui dis que je venois à ses pieds comme un coupable lui demander une grace, dont je sentoie que je n'étois pas digne. M^e de Selve eut pitié de mon trouble; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeoit qui me coûtoit si fort.

Je vois, me dit-elle, que vous
commencés

commencés à connoître vos torts ; mais peut-être ne vous reprochés-vous pas tous ceux que vous avés , & qui m'ont été le plus sensibles. Vous sçavés que je vous ai tout sacrifié ; ne croyés pas que les sens m'ayent séduite. Ce n'est pas que je n'aye partagé vos plaisirs ; mais l'amour seul m'a déterminée. Je n'ai jamais eu d'autre desir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos sermens que je me suis renduë , ils engageoient votre probité ; mais ils ne font pas le lien des cœurs , & je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de les remplir ; cependant j'ai vu combien vous craignés que je ne vous en rappellasse l'idée , je n'en ai rien fait. Je vous aurois peut-être exposé au comble des mauvais procedés en refusant ma main , ou si l'honneur vous

l'eut fait accepter, je n'en aurois été que plus malheureuse. Vos engagemens n'auroient fait qu'aggraver vos torts, & je vous serois devenuë odieuse.

A ce mot j'interrompis M^e de Selve, je me jettai à ses genoux; je lui marquai le plus vif & le plus sincere repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, & je lui jurai une fidelité éternelle.

Il n'est plus tems, me dit-elle, je crois vos offres & vos protestations sinceres dans ce moment; mais vous promettés plus que vous ne pouvés tenir. Vous m'avez été infidele, vous le seriés encore: il est possible de ne jamais l'être, mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un tems où je pouvois me flatter de votre constance; vous aviés été livré à la galanterie & aux intrigues sans avoir aimé

*du Comte de ***.* 123

véritablement. L'amour pouvoit vous fixer , j'avois osé l'espérer ; puisqu'il ne l'a pas fait , rien ne le peut faire. Vous pourriés observer les décences ; mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vû votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amere. J'ai senti avant vous le premier instant de votre inconstance ; une Amante est bien éclairée. Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pû. J'ai dissimulé mon chagrin ; les plaintes & les reproches ne ramènent personne. Je vous aurois affligé inutilement ; vous n'étiés que réservé avec moi , & si je vous avois paru plus pénétrante , je vous aurois peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes , & leur éducation leur rend l'infide-

Lij



lité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs desirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs le préjugé les encourage à l'infidélité. Leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, & l'usage les autorise.

Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, & j'oserois dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidèle que vous l'aurez peut-être désiré ; car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, & vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant

de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur ; je n'ai rien fait pour le perdre, & celles que vous pourrés me préférer dans vos plaisirs n'en feront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

Jugés à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourra être heureuse, si je ne trouvois à la fois dans mon mari, & un Amant & un ami. C'est de ce dernier titre que je suis le plus flattée. Je ne veux, je ne dois, & je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assés d'intérêt de vous étudier, & le tems de vous connoître. Votre cœur est bon & fidele ; mais votre esprit est léger, & la dissipation fait le fond de votre caractère. Suivés vos goûts, ayés des Maîtresses ; je serai trop flattée de rester votre amie. Il est si rare que l'ami-

126 *Les Confessions*

tié survive ou succède à l'amour & que d'autres partagent vos plaisirs ; je jouirai de toute votre confiance. Je n'aurai point de rivale dans mes sentimens , & j'ai trop de délicatesse & de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener , j'ai paru aveugle sur vos écarts ; la persuasion où vous étiez de paroître innocent à mes yeux vous laissoit la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposeroit plus , & ne serviroit qu'à m'avilir.

Je fus si frappé de la sagesse du discours de M^e de Selve , que tout mon amour se ralluma pour elle. Je n'avois dessein de lui sacrifier M^e Dorigny que comme une condition de notre réconciliation , & dans ce moment je lui aurois sacrifié l'univers. Je la con-

jurai de reprendre pour moi les premiers sentimens , & d'accepter ma main pour gage des miens. Toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai M^e de Selve également tendre dans l'amitié , & ferme dans sa résolution. Je vécus ainsi deux mois avec elle sans la quitter un moment , sans voir aucune femme , & sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin , désespérant de la fléchir , & n'osant la condamner , je cessai de la presser. Je me soumis à ses ordres , & je repris mes anciennes habitudes. M^e de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler , & je l'assurai qu'aussi-tôt qu'elle le voudroit , je lui sacrifierois tout pour revenir à elle. Je la voyois aussi assidument que jamais ; parce que sa présence ne m'embarassoit pas , & que je n'étois plus occupé à

lui cacher mes intrigues & mes remords.

Elle me parloit de mes Maîtresses ; elle m'en faisoit le portrait , & me donnoit des leçons pour ma conduite. J'admirois toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisois pas une infidélité , si je puis encore me servir de ce terme , dans la situation singulière où je vivois avec M^e de Selve , qui ne me fit découvrir de nouvelles qualités dans son ame , & de nouveaux charmes dans son esprit , & qui ne servit à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui étoit entre M^e de Selve & moi , étoit assurément d'une espece nouvelle. Je craignois quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentimens qu'elle m'avoit juré de me conserver. J'en aurois été au désespoir ; son cœur m'étoit encore

plus précieux que tous mes plaisirs.

L'indulgence, lui disois-je, que vous avés pour toutes mes intrigues de passage, ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bisarre que ce soit moi qui soit jaloux ; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugés innocent, vous ne vous croiriés pas bien coupable vous-même d'écouter un autre Amant. M^e de Selve ne pouvoit s'empêcher de rire de ma jalousie.

Ce ne seroit pas, me répondit-elle, votre conduite qui devoit me donner des scrupules, si j'avois des complaisances pour quelque autre que pour vous ; mais vous pouvés vous rassurer. Rien n'égaloit mon bonheur lorsque j'étois l'unique objet de vos em-

pressemens ; mais j'aime encore mieux conserver votre cœur par mon indulgence que de vous éloigner par une sévérité, dont l'effet tomberoit particulièrement sur moi. Si je suivois votre exemple, vous ne pourriés pas raisonnablement me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes ; cependant vous auriés la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnés. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les desirs moins vifs. Les reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité, & maltraités des femmes qu'à des Amans favorisés. Pour moi, je vous avouë

que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens ; je ne les aurois jamais connus sans l'amour. J'ajouterois que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner , & que les hommes mêmes sont souvent plus occupés à les irriter , qu'à les satisfaire. Ainsi soyés sûr de ma fidélité , quoique vous ne soyés pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi , & j'ai plus de plaisir à vous aimer , que vous n'en trouvez dans votre inconstance.

Mon admiration & mon respect augmentoient chaque jour pour M^e de Selve. Ses sentimens me faisoient rougir des miens ; mais ils ne me corrigeoient pas. Ce n'étoit pas la raison qui devoit me ramener & me guérir de mes erreurs ; il m'étoit réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bien-tôt je

132 *Les Confessions*

ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leur figure, leurs graces, leur caractère, leurs défauts mêmes, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une Maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avois eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût étoit usé, & ce qu'il y a de singulier, c'est que M^e de Selve, reprenoit à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçoit tout ce que j'avois vû, & je ne concevois pas que j'eusse pû lui préférer personne. L'habitude qui diminue le prix de la beauté, ajoute au caractère, & ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs mon inconstance, pour M^e de Selve, lui avoit donné occasion de me montrer des vertus que je croyois au-dessus de l'humanité, & que mon injustice avoit fait éclater.

M^e de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur , ou plutôt ce n'étoient plus ces mouvemens vifs & tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence , & qui étoient ensuite devenus la source de mes erreurs. Ce n'étoit plus l'yvresse impétueuse des sens. Un sentiment plus tendre, plus tranquille & plus voluptueux remplissoit mon ame ; il y faisoit régner un calme qui ajoutoit encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avois jamais cessé de voir M^e de Selve. Mes visites que j'avois suspenduës pendant quelque tems, lorsque je voulois lui dérober la connoissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes , aussi-tôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bien-tôt je ne trouvai de douceur que chés elle. Insensiblement & sans que je m'en

134 *Les Confessions*

apperçusse distinctement ; le dégoût me détacha du monde que la dissipation m'avoit fait rechercher.

Ce fut M^e de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, & je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main. J'y consens aujourd'hui, me dit-elle, je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre ; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que pour prendre un mari, j'aye été obligée d'attendre qu'il n'eut plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre cœur. Ce n'est point mon Amant que j'épouse ; c'est un ami avec qui je m'unis, & dont la tendresse & l'estime me sont plus précieuses que les emportemens d'un amour aveugle.

Comme notre mariage n'avoit

besoin d'autres préparatifs que de notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étoit plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions ; un sentiment plus tendre régnoit dans mon cœur. J'étois charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que j'avois de plus cher au monde , & d'être sûr de passer ma vie auprès de M^e de Selve , en qui je trouvois les mêmes sentimens. Le monde , bien loin d'être nécessaire à notre bonheur , ne pouvoit que nous être importun. Je proposai à M^e de Selve d'aller passer quelque tems dans mes Terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que partout elle ne desiroit que moi , & que les lieux où elle en jouiroit plus tranquillement lui seroient toujours préférables. Il y a un an que nous avons quitté Paris , & nous n'y sommes pas rappelés par le moindre desir.

Eh qu'y ferions-nous ? le monde est inutile à notre bonheur , & ne feroit que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'Univers entier avec ma femme qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur , & ne desire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons , nous sentons , nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs , qui est le fruit & le principe de la vertu. Ce qui m'attache le plus à ma femme , c'est que je lui dois cette vertu précieuse , & sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content , puisque je suis persuadé que l'état dont je jouis est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

Fin de la seconde & dernière Partie.

